

# Analyses et comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1929)**

Heft 72

PDF erstellt am: **23.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## COMPTE RENDU

SÉNÈQUE, *Consolation à Marcia*. Texte latin, publié avec une bibliographie, une introduction, un argument analytique, des notes critiques et un commentaire explicatif, par Ch. FAVEZ, D<sup>r</sup> ès lettres. Paris, de Boccard, 1928.

De Sénèque, on lit surtout les *Lettres à Lucilius*, ce chef-d'œuvre de la morale familière antique ; on les lit même encore comme on lit Charles Wagner ou le Père Gratry, pour y chercher des directions et une inspiration, comme une œuvre d'édification donc.

On ne lit plus guère ses autres traités ; de fait, la rhétorique (ou la déclamation) y occupe une plus grande place, au point même d'en rendre certaines parties parfaitement insupportables à notre goût. Mais d'autres parties en méritent d'être connues, et complètent heureusement l'image que les *Lettres* nous permettent de nous faire d'un Romain cultivé au siècle de Néron.

Nous savons en effet si peu de ce que les Romains pensaient et sentaient dans l'intimité et la sincérité de leur cœur ! L'histoire oratoire de Tite-Live ou de Tacite nous présente l'homme public : nous l'entendons prononcer ces fières paroles qui sonnent comme au théâtre, nous le voyons campé dans des poses, théâtrales elles aussi, de grandeur ou d'horreur. Mais de leur vie intérieure, de leurs joies et de leurs douleurs, de leurs affections de famille, de leurs sentiments intimes, que savons-nous ? Quelques cris d'extase ou de torture des lyriques, quelques confidences de Cicéron à son ami de cœur Atticus... et ce que nous en apprend Sénèque. Et s'il s'agit de la vie intérieure des femmes, presque absentes du reste de la littérature latine, Sénèque est même le seul qui nous en parle.

Il vaut donc la peine de feuilleter l'œuvre entière de ce profond connaisseur du cœur humain, de ce témoin si sincère en dépit de la déclamation qui le gêne : aucun écrivain latin ne nous fait pénétrer plus profondément dans l'âme des Romains.

C'est ce qui fait, en particulier, l'intérêt de cette *Consolation à Marcia*, dont M. Charles Favez, auteur, entre autres, d'une excellente étude d'ensemble sur la philosophie de Sénèque, parue ici-même (1) vient de donner une édition

(1) *Un moraliste romain : Sénèque*. Rev. de théol. et de phil., 1927.

fort remarquable. On trouvera autant de plaisir que de profit à lire, en compagnie de ce guide aimable et sûr, qui connaît à fond son auteur et qui lui a voué une dilection particulière, cette consolation à une mère affligée.

On y goûtera entre autres choses, de ces délicates analyses qui nous font découvrir, dans ces Romains du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, des frères de nos contemporains. Telle l'analyse de cette douleur, celle de Marcia, « à laquelle on se prête, qu'on cultive, qu'on étreint désespérément et qui devient une sorte de plaisir pervers » (chap. I et V). On y goûtera des portraits, tels ceux d'Octavie et de Livie, non pas de la princesse, mais de la mère pleurant son enfant (II et III) ; ou de Cornélie, conversant avec ses morts chéris (XVI) ; ou encore ce tableau de l'affection profonde unissant une mère à son fils : celui-ci renonçant, pour ne pas se séparer de sa mère, à la carrière des armes ; celle-là, fille d'un historien distingué, elle-même femme des plus distinguées, se plaisant à former le cœur et l'intelligence de ce fils chéri (XXIV).

Pénétrant ainsi dans l'intimité de ces Romaines et de ces Romains, on s'étonne moins de découvrir chez eux notre fragilité, nos besoins, nos aspirations.

Besoin de direction, tout d'abord, qu'ignorait splendidement la religion de la cité, tant à Athènes qu'à Rome ; besoin que nous voyons s'éveiller, au sein de l'aristocratie cultivée, dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et qui s'est créé, à l'époque où nous sommes, l'instrument efficace de sa satisfaction, sous les espèces du directeur de conscience (dont Sénèque justement est le type accompli).

Aspiration, ensuite, à l'immortalité personnelle, que les anciens Romains, tout entiers tournés vers l'action, semblent avoir ignorée, ne concevant pas d'autre immortalité que la gloire, mais s'y attachant d'autant plus âprement ; aspiration que nous voyons poindre déjà vers la fin de la République et qui, maintenant, devenu incoercible, s'exprime de la façon la plus pathétique, comme si la glace d'orgueil qui enveloppait l'âme humaine fondait au souffle de quelque printemps spirituel.

*La consolation à Marcia* est un des documents les plus significatifs de cette soif d'immortalité. Dans aucun de ses ouvrages, en effet, Sénèque n'est aussi explicite sur les destinées de l'âme après la mort. Cette circonstance suffirait à justifier l'intérêt de M. Favez pour ce traité peu connu.

À cette mère qui a perdu un fils chéri, que dit en effet le consolateur, le directeur ? Il développe d'abord, puisque aussi bien la consolation était un genre littéraire qui avait ses lois et son contenu *ne varietur*, les considérations d'usage sur la fragilité de l'homme et sur l'incomparable valeur de la vertu ; il applique au sujet la distinction stoïcienne entre l'opinion et la réalité. Mais, ce devoir accompli, dans une seconde partie, dont l'accent est aussi émouvant que la première était souvent déclamatoire, il berce la douleur de cette mère, il la berce comme nous souhaiterions qu'on berçât la nôtre ; il s'adresse à son cœur, non plus à sa raison, et il le fait avec une sensibilité, une onction, qui est dans la littérature latine quelque chose de tout nouveau.

Nos morts, lui dit-il, ne nous ont pas été arrachés ; ils nous ont devancés, nous allons les rejoindre (XIX). En attendant vivons avec eux : bien loin que la mort nous les ait ravis, tout au contraire, elle nous a rendu leur véritable visage ; c'est maintenant seulement que nous pouvons construire en nous l'image de ce qu'ils sont réellement (XXIV). Vivons aussi sous leur regard, en communion spirituelle avec eux ; évitons tout acte, toute pensée qui pourrait les contrister (XXV).

Et surtout ne pleurons pas sur leur sort, car les morts sont heureux : « Ton fils vit dans une paix profonde et éternelle ; la crainte de la pauvreté et l'amour des richesses, les aiguillons de la passion ont cessé de le tourmenter » (XIX). « Ne le cherche pas dans son tombeau : il s'en est allé tout entier, sans rien laisser de lui sur cette terre... il s'est élancé au plus haut des cieux parmi les âmes bienheureuses... qui se meuvent avec une inconcevable légèreté... et qui sont entièrement transparentes l'une à l'autre. » (XXV) « Nous sommes maintenant réunis », lui dit son père dans la prosopopée qui termine la Consolation, « et dégagés de l'opaque nuit qui vous environne, nous découvrons qu'il n'est dans votre existence terrestre rien de désirable, ni d'élevé, ni d'éclatant... et qu'il n'arrive jusqu'à vous qu'un bien pâle reflet de la lumière qui nous éclaire... Heureux ton fils, Marcia, qui maintenant connaît la vie véritable ! » (XXVI)

Survie seulement, objectera-t-on peut-être, et non pas immortalité véritable. Périodiquement, en effet, l'Univers rentre en Dieu, son principe, par le moyen d'une conflagration générale (ἐκπύρωσις) ; mais, après une période de repos en Dieu, il se développe hors de son principe, et tout recommence ; si bien que cette survie, si l'on tient à l'appeler ainsi, équivaut pratiquement à l'immortalité.

Joli rêve dont on s'enchant, objectera-t-on encore, et non pas ferme assurance ; beau risque à courir, bien plutôt, aurait peut-être répondu Sénèque, si on l'eût pressé sur ce point. Aussi bien ne s'agit-il que de constater, au temps de Sénèque, l'épanouissement d'un *besoin* nouveau, le besoin d'immortalité. Les textes que nous venons de citer ne l'attestent-ils pas sans discussion possible ? Que l'on y ajoute, si l'on n'est pas convaincu, le chap. XX dans lequel Sénèque célèbre dans la mort la plus belle invention de la nature (optimum inventum naturæ) ou qu'on écoute, aux chap. XXI et XXIII, ces cadences, qui ne détoneraient point dans une épitaphe chrétienne : « Les choses humaines, brèves et fragiles, n'occupent qu'une place insignifiante dans la durée infinie du temps... Persuade-toi que, si tu as perdu ton fils, c'est en vertu d'un dessein éternel de la volonté divine... Le chemin du ciel est le plus facile aux âmes qui quittent le plus tôt le commerce des hommes... plus légères elles remontent vers leur céleste origine. »

Avec son besoin de direction, et surtout avec cette soif d'immortalité, l'homme que nous apprenons à connaître dans l'œuvre de Sénèque est déjà l'homme moderne ; moins fort, mais plus humain et, dirions-nous presque, plus vrai que l'homme antique ; cet homme qui allait trouver dans le christianisme la satisfaction de ses besoins nouveaux. C'est ici donc la naissance

d'une humanité nouvelle, qu'annonçaient les vers harmonieux de Catulle pleurant son frère mort, et ces curieuses lettres de Cicéron à Atticus (XII, 36 et 37) dans lesquelles il exprime le besoin, dont il s'étonne lui-même, de sentir vivante et comme transfigurée la fille chérie qu'il a perdue.

La claire et froide raison, dont le grand jour avait brillé sur la culture antique, ne suffit plus désormais à une humanité devenue plus complexe. C'est le sentiment, avec son clair-obscur et ses mystérieuses puissances, qui va, pour des siècles, prendre le dessus dans les âmes. L'homme se détourne du visible pour se tourner vers l'invisible, il marche dès ce moment par la foi.

Cette transformation si considérable qui, dans l'ordre spirituel, marque la fin du monde antique et la naissance du monde moderne, sans Sénèque qui nous la montre en train de s'accomplir dans l'âme de ses contemporains, nous demeurerait en grande partie incompréhensible.

LOUIS MEYLAN.

---



---

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE

---